

400 MILLIONS  
DE LECTEURS DANS LE MONDE

# NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS

## DÉSESPOIR DU CRIME





---

Nora Roberts est la plus grande autrice de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

---



---

# **DÉSESPOIR DU CRIME**

LIEUTENANT EVE DALLAS • 55

---



# NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS · 55

## DÉSESPOIR DU CRIME

---

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Le Pennec



---

*Titre original*

DESPERATION IN DEATH

*Éditeur original*

St. Martin's Press,

an imprint of St. Martin's Publishing Group, New York

© Nora Roberts, 2022

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2024

---

*Un simple enfant,  
À la respiration légère,  
Qui sent la vie dans tous ses membres,  
Que devrait-il savoir de la mort ?*

William WORDSWORTH

*Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance.*

Dante ALIGHIERI



# 1

Elles savaient qu'elles risquaient la mort au moment de conclure leur pacte. Mais leur vie, si on pouvait qualifier ainsi l'existence qu'elles menaient au sein de l'Académie du plaisir, ne valait déjà plus grand-chose.

D'accord, elle avait ses trois repas par jour, toujours aux mêmes heures. Et un lit pour la nuit. Extinction des feux à 22 heures ! Ses vêtements étaient propres et même l'affreux uniforme valait mieux que ce qu'elle avait pu récupérer ou voler à l'époque où la liberté n'était pas encore pour elle qu'un concept lointain.

Elle allait aussi à l'école. Du bourrage de crâne, en gros, mais elle appréciait secrètement les cours de français. Tantine, la garce au sommet de la pyramide, prétendait que parler une deuxième langue participait à faire de vous une femme élégante et sophistiquée.

Il n'empêche qu'elle n'avait pas respiré l'air du dehors depuis... elle n'aurait pas vraiment su le dire. En tout cas, ils l'avaient chopée juste avant Noël, quand les rues regorgeaient de cibles faciles.

Raison pour laquelle elle s'était fait prendre parce que, ouais, bon, elle n'avait pas fait assez gaffe.

La fille qu'ils avaient amenée la semaine précédente prétendait qu'on était en mai. Peut-être. Son cerveau était encore secoué par l'Intégration. Et puis, la nouvelle était vraiment jeune – sept ou huit ans – et pleurait beaucoup.

Il semblait impossible qu'elle ait passé tout l'hiver et tout le printemps à l'intérieur. D'un autre côté, parfois, la nuit, tout devenait flou et elle avait l'impression d'avoir passé sa vie entière au sein de l'Académie.

Debout à 7 heures pétantes ! Faire son lit, et bien, sinon c'était un démerite. Au bout de dix démerites, vous écopiez d'une heure dans le box de méditation.

Douche, habillage, y compris coiffure et maquillage adaptés aux tâches de la journée. Petit-déjeuner à 8 heures précises. Arriver en retard : un démerite. Les mauvaises manières à table vous valaient un coup de matraque électrique, voire pire.

Elle avait connu tout ça, y compris le pire, avant d'apprendre à faire semblant.

Durant les journées en uniforme, vous suiviez des cours de français, de conversation, de maintien, de style, d'hygiène personnelle, de soins corporels ou de gestion du poids.

Chaque semaine, ils vous mesuraient, vous pesaient, vous évaluaient. Et ensuite venait le jour du salon de beauté, que vous le vouliez ou non.

Les premières fois, ils avaient dû l'attacher et la mettre sous tranquillisants avant d'éliminer certaines imperfections – des grains de beauté, une tache de naissance sur sa cuisse. Elle avait eu mal pendant des jours après avoir subi un récurage et une espèce de redressement des dents.

Mais le moment qu'elle redoutait le plus ? La formation à l'intimité.

Parfois, c'était une autre femme, diplômée de l'Académie, qui « enseignait » la bonne façon de se dévêtir ou de déshabiller quelqu'un d'autre.

Elle avait eu droit à la matraque électrique et à une journée entière dans le box de méditation pour avoir frappé la formatrice quand celle-ci avait posé la main sur elle.

Parfois, c'était un homme, et c'était encore pire parce qu'il fallait le toucher en retour.

Ils vous faisaient faire des choses – toutes sortes de choses –, à l'exception du sexe proprement dit. Et s'ils devaient vous attacher pour cela, ils affirmaient que ça faisait partie de la formation. Certains propriétaires aimaient attacher leurs concubines.

Parfois, ils vous associaient à une autre élève parce que certains propriétaires sont des femmes, ou pour le plaisir de voir deux filles ensemble.

C'était comme ça qu'elle s'était liée d'amitié avec Mina.

Nue dans le lit, filmée par les caméras en vue de leur évaluation, Dorian résistait, détournant son visage des lèvres de Mina.

Celle-ci roula au-dessus d'elle pour presser les dites lèvres contre son oreille.

— Moi non plus, j'aime pas ça. Je déteste, souffla-t-elle avant de gémir et de se frotter contre Dorian. Fais comme si t'aimais, ça ira plus vite. Va ailleurs dans ta tête. Fais comme si c'était pas toi. Parce qu'en vrai c'est pas toi.

— Lâche-moi.

— Si je te lâche, on finira toutes les deux dans le box. Roule sur le côté, grimpe-moi dessus... Glisse tes doigts entre nous, là, en bas... Vas-y. Je vais me faire jouir. C'est ça qu'ils veulent.

Elle roula sur elle-même et tira la main de Dorian vers son entrejambe. Elle était plus forte qu'elle en avait l'air. Puis elle se mit à ruer, à faire des bruits insensés, à balancer la tête en tous sens.

Choquée, Dorian sentit Mina l'entourer de ses jambes et frotter son intimité contre la sienne.

— Fais semblant, siffla Mina. Simule maintenant et on a fini.

Humiliant, oui, mais mieux que d'être attachée. Mieux que les décharges électriques ou le box.

Elle poussa donc les mêmes cris que Mina. Et si quelques larmes d'humiliation s'échappèrent, cela n'avait pas d'importance.

— Bon travail, leur dit Tantine en se levant de son fauteuil d'observation. Très bon travail, toutes les deux.

» Recrue 232, conforme aux attentes. Recrue 238, en nette amélioration. Suffisamment pour effacer un démérite et, avec un peu de chance, t'aider à dépasser le statut de simple jouet de bondage.

Elle se tut et attendit, l'œil vif.

— Merci, Tantine, répondit consciencieusement Mina avant de pincer Dorian du bout de ses doigts encore coincés entre leurs deux corps.

— Merci, Tantine, répéta Dorian.

— C'est mérité. Maintenant, allez soigneusement vous laver. Vous pourrez prendre dix minutes dans l'espace de détente avant de vous habiller pour le dîner.

Maigre réconfort, les douches de l'espace d'intimité étaient cossues. Cossues mais équipées de caméras, bien sûr, car le respect de la vie privée, lui, n'avait jamais cours nulle part.

Mais l'eau était chaude et la vapeur épaisse.

Mina s'adressa à elle en chuchotant tout en se shampooinant.

— Moi, c'est Mina. Je suis ici depuis six mois et dix jours, si j'ai bien compté.

— Dorian. Je suis pas trop sûre, peut-être cinq mois.

— Je t'ai vue dans certains cours. Faut que t'apprennes à mieux faire semblant. Si tu continues à te faire envoyer dans le box, droguer ou baffer, t'arriveras jamais à t'échapper.

— Y a pas d'issue. J'ai essayé. J'ai cherché.

— Si y a moyen d'entrer, y a moyen de sortir.

Mina coula un regard vers Dorian tout en appliquant soigneusement un démêlant dans ses longs cheveux roux.

— J'ai un début de plan. Mais je pense qu'il faut être deux.

Puis elle sourit et se versa une généreuse dose de gel rose au creux des mains.

— Tu te démerdes bien en cours de français, ajouta-t-elle à voix haute.

Dorian, qui comprenait vite, haussa les épaules.

— J'adore ce cours. Les leçons de conversation, par contre... Trop chiant.

— Oh, c'est pas si mal. Et puis, c'est bien de savoir converser. Je me dis que tu pourrais peut-être m'aider pour le français. Et moi pour l'autre cours. Si on s'améliore, on passera plus de temps dans l'espace de détente, et ça c'est le top !

Le top de l'ennui. Mais Dorian haussa de nouveau les épaules.

— Ouais. On a le droit ?

— Tantine m'a laissée aider une recrue qu'avait du mal à lire, donc je dirais que oui. Je demanderai.

— Ouais, je te laisse demander. Elle t'aime bien.

Le visage en forme de cœur de Mina s'illumina d'un grand sourire qui n'atteignit cependant pas ses yeux.

— C'est parce que je sais me faire aimer, répondit-elle. Et ça me plaît. Un jour, j'aurai un maître à qui je plairai, qui m'offrira de belles tenues et beaucoup d'orgasmes. J'ai trop hâte !

Le mensonge n'échappa pas à Dorian. Mina voulait se tirer de là autant qu'elle.

Alors elles formèrent une alliance.

Aux yeux de Dorian, elles n'avaient pas grand-chose en commun.

Elle était noire – ou métisse – tandis que Mina était plus blanche que blanche.

Au fil de leurs brefs échanges, elle apprit que Mina avait vécu dans une belle maison de la banlieue de Philadelphie.

Elle s'était fait choper en rentrant de l'école après un entraînement de foot. Une école privée. Elle avait un petit frère, deux parents, quatre grands-parents et trois meilleures amies. Et aussi un petit ami, plus ou moins.

Dorian, elle, avait vécu dans la rue pendant des mois avant de se faire prendre. Elle avait fui sa mère à la main trop leste et les compagnons sans cervelle qui défilaient dans leur appartement pourri de Freehold.

Arrivée à New York quelques semaines plus tôt, elle commençait tout juste à trouver ses marques quand ils l'avaient capturée. Elle avait à peine eu le temps de goûter à la liberté que – bam ! – elle s'était réveillée sanglée sur un lit entre les murs de l'Académie.

Elle s'était d'abord crue à l'hôpital, parce que ça y ressemblait.

Tantine lui avait fait comprendre que non.

Pour Dorian, Mina et elle provenaient pratiquement de planètes différentes. Mais elles se retrouvaient sur certains points. Leur haine de l'Académie et leur volonté désespérée de s'en échapper. Et leur intelligence.

Au cours des semaines suivantes, l'alliance se transforma en amitié.

Dorian apprit à faire semblant et à en tirer avantage.

Elle eut droit à des éloges, de petites récompenses. Et surtout, surtout, les regards inquisiteurs des formatrices, des gardiennes, des surveillantes et de Tantine ne se tournaient plus aussi souvent dans sa direction.

Elle avait gagné un peu de leur confiance. Pas autant que Mina, mais suffisamment. Si quelqu'un laissait échapper une info en sa présence, elle la mémorisait et racontait tout à Mina, qui faisait de même.

Ce fut ainsi que, morceau par morceau, elles rassemblèrent un plan détaillé des locaux de l'Académie. Uniquement dans leurs têtes, mais elles étaient malignes.

Puis Mina découvrit l'existence des tunnels.

— Numéro 264 s'est suicidée. Ou elle est morte, en tout cas. Pendue avec les draps de son lit.

Dorian sentit comme une brûlure dans sa poitrine.

— C'est laquelle ?

— L'une des dernières arrivées. On a plus de chance parce qu'on fait partie des Charmantes. Ils nous font pas autant de mal qu'aux Servantes et aux Poupées. Hier, j'étais avec Tantine, dans son bureau, pour une évaluation spéciale, quand quelqu'un a toqué à la porte. Tantine est sortie, mais j'ai écouté.

— Si elle t'avait chopée...

— Elle l'a pas fait et il n'y a pas de caméras dans son bureau. Personne surveille Tantine. Ses ordres étaient de passer par l'ascenseur numéro trois pour descendre le corps dans les tunnels ce soir après l'extinction des feux. Et de l'emmener au crématorium. D'après elle, la morte n'était qu'une gamine des rues, de toute façon. Une perte de temps et de ressources.

La brûlure dans la poitrine de Dorian se mua en brasier.

— Un de ces jours, je lui ferai la peau.

— T'as pas saisi, Dorian. Des tunnels. Ça veut forcément dire une sortie.

— Il faut un badge pour accéder aux ascenseurs.

— Et c'est là que t'interviens. C'est ta spécialité, non ?

Oui, elle avait appris à jouer les pickpockets dans la rue, avec les touristes. Mais elle avait sans doute un peu exagéré ses talents. Et là, c'était différent.

— Tu veux que je pique un badge ?

— Le plan ne fonctionnera pas sans. Récupère-le si possible juste avant l’extinction des feux, dit Mina.

Sa confiance absolue déteignait sur Dorian.

— Même si j’y arrive, le badge ne marchera pas dans nos chambres. Tu sais bien qu’ils nous enferment la nuit.

— Pas ce soir. Ça, c’est moi qui m’en charge. Tu chopes le badge et à 22 h 30 tu descends par l’ascenseur jusqu’à l’infirmierie. Là, tu me récupères, on va tout en bas et on se casse.

Leur échange était déjà trop long, elles le savaient toutes les deux. Mina prit pourtant le risque de le faire durer encore un peu.

— Il faut qu’on se tire d’ici, Dorian ! Je baratainai Tantine en lui disant que j’avais trop envie d’un maître séduisant qui m’achèterait des tas de belles choses quand elle m’a avoué que les enchères étaient pour bientôt et que je n’aurais plus longtemps à attendre. Ils vont nous vendre. On doit se barrer au plus vite.

« Nous vendre », songea Dorian.

Elle ne pourrait plus se contenter de simuler. Et Mina ne serait plus là pour rendre la chose supportable.

— Je te trouverai un badge.

— 22 h 30 à l’infirmierie. J’ai comme qui dirait mangé un truc qui passe mal...

Ça semblait irréel. Pendant des mois, elle avait rêvé et tenté d’identifier un moyen de s’échapper. Mais à présent son esprit ne cessait de revenir aux punitions qu’elles encourraient si elles se faisaient prendre.

Ou plus probablement *quand* elles se feraient prendre.

Et pourtant il fallait essayer. Elles devaient tenter le tout pour le tout, sans quoi Tantine les vendrait comme de simples barres chocolatées dans une supérette.

Elle savait – bien sûr qu'elle savait – que ses ancêtres avaient été vendus comme esclaves. Et à l'époque où elle allait encore en classe, elle avait étudié cette foutue guerre qui avait divisé le pays à cause de ça.

Mais on était en 2061, bordel ! On ne pouvait pas vendre des êtres humains.

Et pourtant si. Ces gens-là le faisaient.

Dorian avait la nausée et très chaud, comme si elle avait de la fièvre et réellement besoin d'aller à l'infirmierie.

Mais elle se rappela qu'elle était douée pour une chose. Faire les poches. Elle savait comment piquer un truc sur sa cible et s'éloigner sans se faire repérer.

Quinze minutes avant l'extinction des feux, Dorian sortit précipitamment dans le couloir de sa chambre, un petit sac à la main. Comme courir était une infraction au règlement, elle savait que la surveillante l'arrêterait pour lui infliger un démerite et un avertissement.

— 238 !

Le cœur battant, Dorian s'arrêta maladroitement.

— Courir dans les couloirs, ça fait un démerite. On en est à combien, cette fois-ci ?

— Trois, madame. Je suis vraiment désolée.

— Il y a de quoi. Qu'est-ce que tu as là ?

— Des produits hygiéniques, madame.

Avec son air le plus innocent, Dorian tendit le sac contenant un petit rouleau de papier toilette, un minuscule tube de savon et un autre de lait pour le visage.

Au moment où la surveillante, une femme solidement charpentée avec une matraque électrique à la ceinture, s'empara du sac, Dorian se décala de quelques centimètres et, les oreilles bourdonnantes, mit la main sur le badge accroché à la poche gauche de la veste de la gardienne.

— Je me préparais à aller me coucher et j'ai vu qu'il me manquait des produits. Il fallait que...

— Ça fait deux démérites, 238. Le deuxième, c'est pour négligence. Ce sera trois si tu n'as pas fait ta toilette et que tu n'es pas au lit avant l'extinction des feux.

— Oui, madame. Je vous remercie.

Elle repartit à l'aveuglette jusqu'à sa chambre.

« Cellule », se corrigea-t-elle mentalement.

Et elle ne s'autorisa à trembler de tout son corps qu'après avoir fermé la porte.

Elle suivit les préparatifs habituels pour la nuit, consciente que la surveillante pourrait venir vérifier. Mais elle garda ses vêtements sous l'affreuse chemise de nuit.

Quand le clignotement des lumières annonça qu'il restait une minute avant le couvre-feu, elle se mit au lit, le drap et la fine couverture tirés jusqu'au menton.

Comme elle l'avait craint, la porte ne tarda pas à s'ouvrir. La peur l'envahit quand elle entendit la surveillante s'approcher du lit.

« Elle sait ! Elle sait ! »

La femme la dévisagea de ses yeux luisants de méchanceté ; des yeux de monstre dans l'esprit de Dorian, qui se prépara à sentir la brûlure de la matraque électrique.

Mais la surveillante se contenta de scruter les traits de Dorian avant de lui passer un doigt sur la joue.

Elle hocha la tête, lèvres pincées, puis ressortit sans un mot.

Dorian entendit le cliquetis des verrous. Et les lumières s'éteignirent.

Elle demeura allongée dans le noir, tremblante, en contemplant les chiffres qui illuminaient faiblement le plafond.

22 : 00

La surveillante ne savait pas. Elle n'avait pas compris. Pas encore.

Dorian regarda les chiffres changer, minute par minute, en imaginant la monstrueuse surveillante en train de vérifier chaque porte. Il y en avait vingt-huit à cet étage. Après quoi elle prendrait l'escalier – mon Dieu, faites qu'elle ne décide pas d'utiliser l'ascenseur cette fois-ci ! – pour poursuivre son inspection dans d'autres dortoirs. *A priori*.

Il devait bien y avoir d'autres étages avec d'autres chambres car Dorian avait dénombré au moins soixante recrues. Et elle doutait de les avoir toutes croisées. Cet étage accueillait les Charmantes. Mais il y avait aussi les Servantes, les Pondeuses et les Poupées.

Profitant de ce que les cellules n'étaient pas insonorisées – ils voulaient pouvoir vous entendre –,

elle tendit l'oreille à l'écoute de bruits de voix, de pas, d'alarmes, de n'importe quel son.

En entendant claquer la lourde porte donnant sur l'escalier, elle ferma les paupières et laissa couler quelques larmes.

La surveillante ne s'était toujours rendu compte de rien.

À l'infirmierie, Mina pivota sur l'étroite table d'examen, s'enfonça les doigts dans la gorge et vomit sur les chaussures de l'infirmière.

— Bon sang, 232 !

— Je suis désolée, souffla-t-elle en ajoutant quelques gémissements pathétiques. Pardon, pardon.

L'infirmière lui fourra une gamelle entre les mains.

— Sers-toi de ça si tu as encore envie de vomir. Tu ne bouges pas de là ! ordonna-t-elle avant de sortir.

Sachant que la porte de l'infirmierie était verrouillée – les médicaments, le matériel médical, tout était mis sous clé –, où Mina aurait-elle pu aller ?

Elle gémit, retint son souffle, gémit, puis se leva d'un bond et se précipita vers l'ordinateur qui se trouvait sur le bureau. L'infirmière avait dû enregistrer l'arrivée de Mina, donc il n'y aurait pas besoin de mot de passe.

Elle avait bien suivi en cours d'informatique, et puis elle avait un copain geek. Elle savait comment s'y prendre.

Elle afficha la liste des chambres verrouillées, désactiva la porte de Dorian, croisa les doigts puis ouvrit rapidement les tiroirs.

Bingo. L'infirmière passait son temps à mâcher du chewing-gum. Et il y en avait un paquet.

Mina saisit deux tablettes et, mastiquant avec frénésie, retourna précipitamment jusqu'à la table d'examen.

Elle eut le temps de cacher la boulette au creux de sa joue quand l'infirmière revint, de nouvelles chaussures aux pieds.

— Excusez-moi encore, madame. Je suis désolée. Mais je me sens beaucoup mieux. Crevée et un peu faible mais j'ai plus mal au ventre.

L'infirmière grommela, prit sa température et son pouls.

Mina avait conscience d'avoir la peau moite, mais c'était dû à un mélange de peur et d'excitation.

— Je ne vais pas te remonter à l'étage pour que quelqu'un te redescende si ça recommence. Tu vas rester dans la chambre des malades cette nuit.

— J'ai juste envie de dormir.

L'infirmière l'aida à se relever et Mina s'appuya sur elle pour traverser le couloir jusqu'à la chambre. Moitié moins grande que la sienne à l'étage, la pièce comprenait un lit de camp et une chaise à roulettes destinée aux soignants.

Arrivée à la porte, Mina tituba en avant, pesa plus lourdement sur l'infirmière et, se couvrant la bouche de la main, y recracha son chewing-gum.

— J'ai cru que j'allais...

Elle souffla tout en écrasant le morceau de gomme contre le loquet.

— Fausse alerte, reprit-elle. J'ai un peu la nausée, mais pas comme tout à l'heure.

L'infirmière la déposa sans ménagement sur le lit de camp et se servit de la minitablette qu'elle avait

dans sa poche pour enregistrer l'utilisation de la chambre. Elle plaça ensuite un seau à côté du lit.

— Sers-toi de ça si la nausée revient. S'il te faut une assistance médicale, appuie sur le bouton sur la tête de lit. Mais ne me dérange qu'en cas d'urgence ! Compris ?

— Oui, oui. Je suis super crevée. Je veux juste dormir.

— T'as la belle vie. Moi, je dois encore nettoyer tes saletés. Lumière à dix pour cent, ordonna l'infirmière. Histoire que tu ne rates pas le seau, précisa-t-elle à Mina.

Elle ressortit.

En l'absence d'horloge, Mina compta les minutes.

L'infirmière devrait aller chercher les produits d'entretien puis éponger le vomi, après quoi elle repartirait sans doute nettoyer ses chaussures. Elle disposait d'un petit espace privatif avec une chaise longue et un écran.

Peut-être s'assiérait-elle d'abord à son bureau pour rédiger son rapport sur l'incident, mais dans ce cas elle ferait face à l'écran de l'ordinateur et non à la porte vitrée.

Mina se leva sans bruit du lit de camp et s'approcha de la porte. Elle y colla son oreille mais n'entendit rien.

« C'est le moment ou jamais », estima-t-elle.

Elle entrouvrit la porte. Constatant qu'aucune alarme ne retentissait, elle retira le chewing-gum collant de la serrure et se faufila au-dehors. Un frisson d'effroi la saisit en voyant l'infirmière assise à son bureau. Elle referma la porte derrière elle et entendit le déclic de la serrure. Le son lui fit l'effet

d'une explosion mais l'infirmière ne releva même pas les yeux de son écran.

Mina se précipita vers l'ascenseur.

— Allez, Dorian. S'te plaît, s'te plaît, s'te plaît.

Si Dorian ne venait pas...

Non, non, elle serait là. Il le fallait. Il fallait qu'elles se sortent de là, qu'elles aillent voir la police. Que Mina parvienne à appeler ses parents. Ils viendraient la chercher. Et Dorian avec.

Elles seraient en sécurité et tous ces gens ignobles iraient en prison.

Mais les minutes s'égrenèrent.

Et si l'infirmière décidait d'aller voir comment elle se sentait ? Et si une autre fille tombait malade et qu'une surveillante la faisait descendre ? Et si Tantine...

En entendant le ronronnement de l'ascenseur, elle eut un mouvement de recul et chercha désespérément un endroit où se cacher.

Puis elle redressa les épaules. Si les portes s'ouvraient sur quelqu'un d'autre que Dorian, ce serait de toute façon fini pour elle. Définitivement. Elle serait punie, battue, enfermée dans le box. Et elle serait vendue aux enchères comme... comme un tableau ou une jolie babiole. Comme un objet.

Elle refusait d'être traitée comme un objet.

Lorsque les portes s'ouvrirent, elle faillit pousser un cri de joie. Une main plaquée sur la bouche, elle bondit à l'intérieur avec Dorian et lui saisit la main en oubliant qu'elle tenait encore le chewing-gum.

— C'est quoi ce truc ?

— Désolée. Chewing-gum. M'en suis servie pour bloquer la porte. SS ? Ça veut dire « sous-sol », c'est ça ? C'est forcément ça.

Mina appuya sur le bouton.

— *Autorisation requise pour cet étage.*

Toutes deux sursautèrent violemment.

— Le badge. Essaie le badge. Faut que ça marche. Pas le choix.

Agrippant son propre poignet pour stabiliser sa main tremblante, Dorian glissa le badge dans la fente.

Mina appuya de nouveau sur le bouton.

— *Autorisation confirmée.*

L'ascenseur entama sa descente.

— Il pourrait y avoir quelqu'un en bas, souffla Dorian. On fait quoi si on tombe sur quelqu'un ?

— Je sais pas. On... on court ou on lui saute dessus. Je sais pas. On a réussi à arriver jusqu'ici. Mon Dieu... Franchement, je pense que j'ai jamais vraiment cru qu'on irait aussi loin, alors je sais pas.

Le trajet dura une éternité. Ce fut du moins l'impression qu'elles eurent, serrées l'une contre l'autre.

Quand les portes s'ouvrirent enfin, elles émergèrent, toujours enlacées, dans une lumière tamisée.

— C'est vraiment un tunnel.

— Ça va dans les deux sens, dit Dorian en montrant la droite, puis la gauche. C'est par où la sortie ?

— Faut qu'on choisisse. Vas-y, choisis. J'ai l'impression que je vais encore vomir...

Dorian opta pour la droite.

— Magnons-nous ! On n'a peut-être pas beaucoup de temps. La surveillante risque d'avoir besoin de son passe.

Elle rangea le badge dans sa poche arrière au cas où elles devraient de nouveau s'en servir.

— Elle pensera peut-être l'avoir paumé mais elle risque de piger ce qui s'est passé.

Elles se mirent à courir, main dans la main. Comme le tunnel résonnait, elles parlèrent à voix basse, s'informant l'une l'autre de ce qu'elles avaient vécu.

Puis le tunnel bifurqua.

— À toi de choisir, cette fois, dit Dorian lorsqu'elles s'arrêtèrent.

— On est parties à droite, alors cette fois-ci à gauche, répondit Mina. Ça mène forcément quelque part vu que c'est comme ça qu'ils ont évacué cette pauvre fille. On continue jusqu'à trouver la sortie. Après, il faudra piger où on se trouve. Toi, t'es de New York, moi, de Devon. On pourrait être n'importe où maintenant. On s'échappe, on découvre où on est et on trouve un endroit d'où je peux appeler mes parents. Et la police.

— La police ? Mais...

Dans la faible lumière jaunâtre, les yeux verts de Mina brillaient d'un éclat féroce.

— Les autres, Dorian. On doit penser à toutes les autres filles qui sont dans la même galère que nous.

Malgré la compassion que Dorian avait pour elles, son instinct lui soufflait de s'enfuir sans se retourner.

— Mes parents sauront quoi faire, lui assura Mina. Ils viendront nous chercher, où que nous soyons. Ils me manquent tellement, même mon crétin de petit frère. Il a beau être super pénible quand il veut, je pense à lui. Et bien sûr que des fois mes parents m'énervent. Ils captent tellement rien à rien, tu vois le genre ? Mais je n'avais jamais eu peur jusqu'à l'Académie. Ils ne m'ont jamais fait de mal. Et ta mère...

— Elle est pas comme eux.

— Après tout ce temps sans nouvelles de toi, elle doit être inquiète. Elle...

— Elle n'est pas comme tes parents, d'accord ?

Dorian sentit se déployer sa carapace intérieure, jusqu'à recouvrir même son angoisse.

— J'ai souvent eu peur avec elle. Et elle me faisait du mal quand ça lui chantait. Si on va voir les flics, ils me renverront chez elle ou me foutront en maison de correction. Ou peut-être dans une famille d'accueil. Autant rester ici.

— Dis pas ça ! Mes parents s'occuperont aussi de toi. Promis juré. Il t'arrivera rien. Ils ne laisseront personne t'emmerder. Et ils ne laisseront pas ces... ces enfoirés s'en tirer après tout ce qu'ils nous ont fait.

Dorian se contenta de hausser les épaules sans prendre la peine d'argumenter. Mina était intelligente mais elle ne savait pas comment marchait le monde.

Dorian serra brusquement la main de Mina dans la sienne.

— T'as entendu ?

Des éclats de voix. Des bruits de pas précipités.

— Ils arrivent. On fonce !

— Non, non, siffla Mina. Si on court, ils nous entendront comme on les entend. On continue à marcher en se plaquant contre le mur. On avance, mais discrètement. Regarde, là-haut ! Y a une échelle au mur. On grimpe ? Ça doit être une sortie.

Arrivée au sommet, Mina s'agrippa à l'ouverture dans le plafond.

— Y a un couvercle au sommet. Va falloir le pousser. Fais gaffe, c'est un peu glissant.

Elles se calèrent l'une contre l'autre sur l'étroite échelle.

— C'est pas si lourd. Je suis plus grande, laisse-moi faire.

Dorian poussa en serrant les dents.

— Ça s'ouvre. C'est bon !

Tandis que Dorian poussait des deux mains le couvercle métallique, son pied glissa. Malgré la tentative de Mina pour la rattraper, elle chuta. Son genou cogna contre un barreau puis elle sentit sa cheville se tordre et se dérober sous elle en heurtant le béton.

Elle ravala un cri de douleur tandis que Mina l'aidait à se relever.

— Ça va aller. Ça va aller. Je vois de la lumière. Faut monter. Ils se rapprochent.

Mina poussa Dorian et grimpa derrière elle.

— Dépêche ! Faut se magner.

Malgré la douleur qui lui donnait la nausée et le vertige, Dorian gravit les échelons. Elle grimpa jusqu'à émerger sous une pluie battante et des grondements de tonnerre. Mina jaillit derrière elle comme un bouchon de champagne et se hâta de remettre le couvercle en place.

Dans la faible luminosité offerte par l'orage, elles virent ce qui ressemblait à un amas de bâtiments en ruine et abandonnés, deux carcasses de voitures affaissées sur du gravier envahi par les mauvaises herbes, un empilement de planches endommagées et beaucoup de détritrus.

Il planait une odeur qui évoquait un recycleur hors d'usage rempli de fruits pourris.

Mais des éclats lumineux brillaient au loin, à travers le mur de pluie.

— Par là !

— Je peux pas courir, Mina. Je peux à peine marcher. J'ai dû me casser quelque chose.

— Appuie-toi sur moi. Si on arrive jusqu'à ces lumières...

Elle s'interrompit en entendant le raclement du couvercle. Passant un bras autour de Dorian, elle traîna son amie jusqu'au tas de bois.

— On se cache, chuchota-t-elle. On bouge pas jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

Un homme s'extirpa de l'ouverture puis s'adressa à quelqu'un en dessous.

— Il y a du sang sur le sol et sur l'échelle. L'une d'elles est blessée.

L'énorme surveillante apparut à son tour.

— J'espère vraiment que c'est la petite merde qui m'a piqué mon badge. Elle va me le payer !

Déjà trempée jusqu'aux os, elle parla dans son communicateur.

— On sait quelle sortie elles ont empruntée. Et l'une d'elles est amochée.

L'homme donna des coordonnées et l'ordre d'envoyer des renforts pour les recherches ainsi que des véhicules pour sillonner les alentours.

Un troisième individu émergea du conduit.

— Elles ne sont pas allées bien loin, déclara-t-il. Elles avaient à peine une minute d'avance sur nous. Dispersez-vous et retrouvez-moi ces petites connes.

— Ils vont nous trouver, chuchota Mina à l'oreille de Dorian. Je vais les attirer à l'écart.

— Non !

— Je peux courir plus vite qu'eux, et avec toute cette pluie, j'ai une chance de les semer. Reste ici, fais pas de bruit. Je vais leur faire croire que t'es

avec moi pour qu'ils arrêtent de chercher. Et je t'enverrai de l'aide.

— Tu peux pas...

Mina s'empara d'un bout de bois au bord effilé et repoussa les mèches de cheveux que la pluie avait plaquées sur son visage.

— Reste cachée, te fais pas voir. On a réussi à sortir, Dorian. Pas question d'y retourner.

Elle agrippa une dernière fois la main de Dorian.

— On forme une équipe, souffla-t-elle avant de s'élançer en courant.

— Là ! J'en vois une !

— Fonce, Dorian ! cria Mina. Fonce ! Ne t'arrête pas !

Tandis que Mina s'enfuyait, Dorian ferma les paupières de toutes ses forces. Elle avait essayé de prier plusieurs fois dans sa vie. Ça n'avait jamais fonctionné. Mais elle refit une tentative, de tout son cœur.

Elle entendit une exclamation, suivie d'un hurlement. Mina ? Obéissant à son instinct, elle se releva d'un bond et parvint à faire un pas avant que sa jambe se dérobe sous elle. Sa tête heurta violemment une planche. Elle vit trente-six chandelles. Puis plus rien du tout.

Protégée par un parapluie noir, Tantine se tenait au-dessus du corps. La recrue à laquelle elle avait consacré tant de temps et d'efforts, en laquelle elle avait fondé tant d'espairs, gisait là comme une poupée de chiffon détrempée, empalée sur une pointe de bois déchiquetée.

« Quel gâchis. »

— Aucun signe de l'autre, indiqua le chef de la sécurité, posté à côté d'elle. Vous parlez d'un fiasco. Je vous ferai un rapport complet après le débriefing. Voulez-vous qu'on l'emmène au crématorium ?

— Non. 238 pourrait contacter la police. Ce n'est pas dans sa nature, mais au cas où elle le ferait, nous retournerons la situation contre elle. Demandez à cette idiote d'infirmière de récupérer la dernière prise de sang de 238. Quand les flics trouveront le corps là où vous le déposerez, il y aura le sang de 238 dessus. Et ressortez les vêtements que portait 232 quand on l'a recrutée. Quant à cette traîtresse, chargez-la dans l'une des camionnettes. Veillez à ce que tout ça soit fait ce soir.

— Bien, madame.

— Je vous transmettrai des instructions précises. Et je ne tolérerai plus de négligence. Compris ?

— Cinq sur cinq.

— La sale petite ingrate...

Tantine décocha un violent coup de pied au cadavre avant de s'éloigner.

## 2

Dorian se réveilla avec l'impression d'avoir un marteau-piqueur sous le crâne. Son genou était enflé et l'élançait, elle avait l'estomac en vrac. Elle ne se rappelait ni où elle était ni ce qui s'était passé. L'espace de quelques terrifiantes minutes, elle fut même incapable de se rappeler qui elle était.

Comme tout se mettait à tourner quand elle tenta de se redresser, elle finit par rester allongée.

Une puanteur imprégnait l'air et le sol sous elle était rugueux et bosselé. Sa cheville lui faisait mal.

Après avoir vainement tenté de retrouver la dernière chose dont elle se souvenait, elle se concentra sur ce qu'elle savait.

Quelqu'un lui avait fait du mal et elle ne voulait pas rester là ; le quelqu'un en question pourrait très bien revenir.

Elle fit une nouvelle tentative pour s'asseoir, s'arc-boutant contre le vertige, soufflant et sifflant pour tenir bon.

Elle aperçut des bâtiments – des ruines désaffectées – et des détritrus.

Elle portait un pantalon gris. De bonne qualité, semblait-il, en dehors de la déchirure ensanglantée au genou gauche. Le tissu était mouillé et lui collait à la peau, tout comme son chemisier blanc.

Tâtant son genou du bout des doigts, elle ne put retenir un cri de douleur.

Elle était chaussée de baskets blanches toutes simples. Sa cheville gauche était gonflée comme un ballon.

Elle avait déjà eu toutes sortes de bosses et de bleus. Quand sa mère s'énervait, elle ne retenait pas ses coups. Sa mère lui avait-elle fait tout ça ?

Non, non, sans doute que non. Elle se rappelait s'être barrée de chez elle. Encore.

Passer Noël à New York. C'était ça qu'elle avait prévu, non ? Mais l'ambiance n'était pas celle des fêtes de fin d'année. Il faisait chaud. Même si elle ne pouvait s'empêcher de frissonner, il faisait chaud.

Elle avait peut-être de la fièvre.

Dans tous les cas, il fallait qu'elle se bouge. Peut-être pourrait-elle dégoter un endroit où piquer des médicaments et une poche de glace.

Elle fouilla dans le tas de bois – ce qui lui valut une belle écharde au doigt – jusqu'à trouver un bout de planche assez long pour constituer une béquille de fortune.

Des larmes de douleur jaillirent tandis qu'elle s'appuyait sur le morceau de bois pour se relever. Elle se dirigea en boitillant vers les lieux visibles au loin.

S'il y avait de la lumière, il y avait des gens, et donc des portefeuilles à piquer ou des magasins vendant des glaçons et des antalgiques. Une fois

qu'elle aurait mis la main sur ce qu'il lui fallait, elle se trouverait une planque où dormir. Dormir jusqu'à ce que la douleur s'évanouisse.

Hébétée, l'esprit comme engourdi dans une tentative de se protéger, elle se mit en marche.

Et marcha. Et marcha.

À peu près au moment où Dorian s'introduisait par une fenêtre brisée dans un bâtiment condamné et sombrait dans le sommeil induit par un mélange d'antalgiques et de tranquillisants, des packs de glace attachés à son genou et à sa cheville, le lieutenant Eve Dallas se penchait sur un corps à l'extrémité nord de Battery Park.

L'orage de la nuit précédente avait dissipé une bonne partie de la vague de chaleur qui s'était abattue sur la ville durant trois jours et plongé le sud de Manhattan dans une fraîcheur inattendue en cette fin juin.

Ça ne durerait pas, mais la matinée était belle.

Si l'on exceptait la gamine...

« Guère plus qu'une gamine », estima Eve.

Avec un nuage de cheveux roux frisés autour d'un visage doux en forme de cœur et des yeux verts rendus vitreux par la mort.

Du sang avait maculé le chemisier blanc en s'écoulant autour du pieu en bois planté dans la poitrine de la jeune fille.

Pas de sang dans l'herbe ou au sol, constata Eve. Il aurait pu être emporté par la pluie, mais le corps était plutôt bien abrité par les branches d'un arbre longeant la piste cyclable.

Elle jeta un coup d'œil vers le chemin – peu fréquenté à cette heure – puis vers l'agent en uniforme qui faisait le piquet à côté d'elle.

— Que pouvez-vous me dire ?

— Pas grand-chose, lieutenant. Ce type est arrivé pour faire son yoga dans le parc au lever du soleil.

L'agent pointa du menton un homme d'environ soixante-dix ans en short de compression et débardeur, un tapis roulé sous le bras. Il se tenait à côté d'un deuxième policier.

— Wilfred Meadows. Il habite à deux rues d'ici et dit apprécier cet endroit pour faire ses, euh, ses salutations au soleil. C'est lui qui a repéré le corps et appelé police secours.

L'agent se racla la gorge.

— À notre arrivée, le témoin était assis en tailleur à deux mètres de la victime, les mains pressées l'une contre l'autre, expliqua-t-il en mimant le geste. Il dit qu'il essayait d'envoyer de l'énergie positive à l'âme de la victime pour son voyage. Et il a versé quelques larmes parce que ce n'était qu'une enfant. Il dit avoir une petite-fille d'à peu près le même âge, rousse elle aussi.

» D'après son témoignage, il vient ici presque tous les matins, fait du vélo sur la piste trois après-midi par semaine et donne un cours de tai-chi dans le parc deux après-midi par semaine. Il n'a jamais vu la victime dans les parages. Il estime qu'il l'aurait remarquée à cause de la ressemblance avec sa petite-fille.

— D'accord. Prenez ses coordonnées et laissez-le rentrer chez lui. On le recontactera... Attendez.

Eve avait aperçu son équipière, l'inspecteur Peabody, qui s'approchait rapidement du cordon délimitant la scène de crime.

— On va pouvoir l'interroger tout de suite, reprit-elle. Peabody !

Eve s'avança jusqu'au ruban jaune.

— Désolée ! Galère de métro, alors j'ai laissé tomber. Notre rotation commence à peine que j'ai déjà deux kilomètres dans les pattes.

— C'est ce type venu faire du yoga qui a trouvé le corps. Les agents ont pris sa déposition. Occupez-vous du suivi avant de le laisser partir.

— Compris.

Peabody retira ses lunettes de soleil arc-en-ciel et les glissa dans une poche de sa veste. Le soleil tapait déjà mais elle savait ce qu'Eve pensait de ces lunettes-là pendant les horaires de travail.

— Elle a l'air d'une enfant.

— C'est le cas. Douze ou treize ans, quatorze max. Je me charge du corps, vous prenez le témoin.

Eve fit demi-tour pour retourner s'accroupir près de la dépouille.

Elle ouvrit son kit de terrain et commença par sortir sa tablette d'identification, sur laquelle elle appliqua le pouce droit de la victime.

— La victime est identifiée comme étant Mina Rose Cabot, domiciliée à Devon en Pennsylvanie. Blanche, rousse aux yeux verts. Un mètre soixante-cinq environ. Parents : Rae et Oliver Cabot, domiciliés à la même adresse. Un frère, Ethan, onze ans.

Elle sortit ses jauges.

— Heure du décès, 23 h 06. La cause semble être la pièce de bois d'environ quarante-cinq centimètres de long et trois centimètres d'épaisseur enfoncée au milieu de sa poitrine. À confirmer par le médecin légiste. Prévoir de faire examiner l'arme au labo.

Une fois ses mains isolées au Seal-It, Eve inspecta celles de la victime.

— Quelques contusions sur les articulations, du sang séché.

Elle préleva un échantillon de sang qu'elle glissa dans une pochette scellée puis enfila ses microlounettes pour inspecter les deux paumes.

— Elle a ce qui ressemble à des échardes dans les paumes des deux mains. Le sang sur le chemisier autour de la plaie correspond à la blessure. On en trouve aussi quelques gouttes sur la manche du chemisier et sur le pantalon. Pas en accord avec la blessure.

Elle secoua la tête.

— D'où est sortie cette espèce de pieu ?

Elle s'assit sur ses talons.

— Tu t'es défendue, hein, Mina ? Tu as cherché à saisir cette lance improvisée. Ou peut-être que tu la tenais dès le départ et que le tueur l'a retournée contre toi.

» La victime a les oreilles percées, deux trous à gauche et un à droite. Pas de boucles d'oreilles. Ni chaussures, ni communicateur, ni portefeuille, ni sac à main. Elle a un petit pendentif en forme de cœur, apparemment en argent. La chaîne est cassée.

» Le tueur aurait donc pris ses boucles d'oreilles, ses chaussures, tout ce qu'elle avait sur elle, mais pas le collier. Il a pu entendre quelqu'un arriver et s'enfuir avant de pouvoir le récupérer. Possible.

Elle rangea ses instruments.

— Aucune autre blessure visible, au visage ou ailleurs. Les vêtements sont intacts. Le médecin légiste devra vérifier s'il s'agit d'une agression

sexuelle ou d'un viol, mais cela ressemble à une agression qui a mal tourné. Que venais-tu faire à New York, Mina de Pennsylvanie ?

« Un voyage en famille ? se demanda Eve. Une fugue ? »

La jeune victime ne ressemblait pas à une gamine habituée à vivre dans la rue.

Eve se releva à l'approche de Peabody.

— Les déclarations de M. Meadows sont cohérentes. J'ai toutes les informations. Il vit ici depuis dix-huit ans, travaille comme coach de vie pour À Votre Santé depuis trente-trois ans. Il est marié depuis quarante et un ans. Sa femme est coach de fitness dans la même entreprise. Rousse, tout comme leur fille et l'aînée de leurs petits-enfants. Il a vécu un moment horrible où il a cru que la victime était sa petite-fille, Abigail. Rationnellement, il savait que non, mais l'idée l'a traversé.

— Il s'agit de Mina Cabot, de Devon, en Pennsylvanie. Ça ressemble à une agression, mais...

Eve reporta son regard sur la dépouille.

— Vous voyez comment elle est allongée ? Ce n'est pas spécialement mis en scène mais la posture reste trop propre. Elle ne donne pas l'impression de s'être effondrée là après avoir pris ce pieu dans la poitrine. Et pas de taches d'herbe sur ses vêtements. Ni de sang au sol. On demandera à la police scientifique de vérifier, mais... Retournons-la.

Elles se penchèrent sur le corps. Peabody se protégea les mains à l'aide du spray qu'Eve lui tendit, puis elles firent précautionneusement rouler Mina sur le flanc.

— Réévaluation de la taille de la lance improvisée : soixante centimètres environ, déclara Eve.

Regardez le sang à l'arrière de son chemisier. La pointe est ressortie dans le dos. Pas de sang sous la dépouille, par contre.

— Elle aurait été déposée ici ? demanda Peabody.

— Son chemisier est humide – il n'a pas eu le temps de sécher – et les jauges confirment qu'elle est décédée pendant l'orage de la nuit dernière. Mais le pantalon, lui, est sec. Et le sang qu'il y a dessus n'a pas été dilué par la pluie.

— Il est à sa taille, cela dit. Ou peut-être juste un peu court, comme si elle avait eu une petite poussée de croissance.

— Sa fiche d'identité indique qu'elle fait un mètre soixante-quatre. Morris vérifiera ça.

— Le pantalon est de bonne qualité. Un bleu marine d'écolière.

— Uniforme d'écolière ? demanda Eve, les yeux plissés.

— C'est l'impression que ça me donne. L'uniforme d'une école privée. Ils sont généralement de couleur marine ou grise, parfois beige pour l'été. Mais celui-là est trop épais pour l'été.

— Trop épais pour l'été, répéta Eve d'un air pensif. Morris nous dira s'il y a eu viol. Pourquoi lui changer son pantalon ? Et lui prendre ses chaussures ? On voit à l'état de ses plantes de pieds qu'elle ne se promenait pas pieds nus dans la ville. Pourquoi lui retirer ses chaussures, lui enlever ses boucles d'oreilles, saisir sa carte d'identité et son communicateur – si elle les avait –, mais prendre le temps de lui mettre un autre pantalon ? Parce qu'il semble clair qu'elle ne le portait pas au moment de son décès. Et qu'elle n'est pas morte ici.

— Jolie gamine, commenta Peabody. Très jolie, même.

— Effectivement. Regardez ses ongles. Parfaitement entretenus, propres et soignés, aux doigts comme aux orteils. Des mains douces. Elle n'a pas vécu dans la rue. Vérifiez du côté des signalements de disparition à Devon, voyez s'ils ont quelque chose sur elle. J'appelle la morgue et la police scientifique.

On l'avait déplacée jusqu'ici, estima Eve en passant les appels. Et on avait créé une mise en scène pour que cela ressemble à une agression. Mais l'enjeu n'était ni une paire de chaussures ni un communicateur dernier cri.

— Dallas, l'interpella Peabody. Elle fait l'objet d'une alerte pour disparition d'enfant depuis novembre dernier. Le 9 novembre précisément. Elle n'est pas rentrée de son établissement. Bester, un collègue privé. J'ai les noms des inspecteurs sur l'affaire. Et il y a une note indiquant que les parents offraient deux cent mille dollars à toute personne ayant des informations permettant de retrouver leur fille.

— Cette gamine n'a pas vécu dans la rue ces sept derniers mois. Elle a pu fuguer. Nous verrons ce que disent les enquêteurs. Mais elle disposait d'un logement décent. Vous qui vous y connaissez, c'est du vrai bois ou un matériau composite ?

Peabody s'accroupit.

— C'est du pin, dit-elle. Authentique. Apparemment assez ancien. Le laboratoire devra dire à quand il remonte. Je pense qu'il s'agit d'un ancien poteau.

— L'un de vos vieux copains ?

— Haha, pas mal ! Un poteau de cloison, je veux dire. Peut-être arraché par quelqu'un qui se foutrait de préserver un montant en bois massif. Quelqu'un qui rénoverait un bâtiment, comme on le fait actuellement chez nous. Sauf que nous, on ne traiterait jamais un tel matériau de cette façon. Vu comme le bois est déformé, il a dû être exposé aux intempéries. Probablement depuis un moment.

— Une preuve de plus qu'on l'a déposée là. Le tueur n'a pas ramassé ce truc ici par hasard. On enverra des agents interroger les voisins mais quelqu'un l'a amenée ici, après le début de l'orage, et l'a abandonnée sous cet arbre.

» Il aurait pu la lester et la jeter dans le fleuve. On n'est pas très loin.

— Il voulait qu'elle soit retrouvée.

Eve acquiesça.

— Reste à savoir pourquoi. Elle était dehors, sous la pluie, et elle s'est battue. Rien sous ses ongles, donc elle n'a pas griffé son agresseur. Ou alors il lui a nettoyé les ongles avant de la déposer ici. Pas d'ecchymoses au visage, juste quelques marques sur les mains.

— Le combat n'a pas duré longtemps, conclut Peabody.

— Non, confirma Eve en baissant les yeux sur le corps. Vraiment pas longtemps.

Eve attendit d'être de retour au Central et installée à son bureau avec un café revigorant programmé sur son autochef avant de passer les premiers appels.

Plutôt que de commencer par informer la famille, elle contacta l'enquêteur principal chargé de la disparition de Mina.

— Et merde... Bon sang...

L'inspecteur Sharlene Driver se passa les mains sur un visage à la peau très mate puis massa les paupières de ses yeux noirs. Lorsqu'elle baissa les bras, elle avait retrouvé un regard impassible de flic.

— Je vous serais reconnaissante de me donner les détails, lieutenant.

— Vous les aurez. Mon équipière est en train de rédiger son rapport. Elle vous le transmettra. Et je répondrai à toutes vos questions. J'en ai moi-même à vous poser.

— Et si j'anticipais certaines d'entre elles et vous rendais la pareille en vous envoyant nos dossiers ?

— Parfait.

— Cette famille, c'est des gens bien, lieutenant. La mère est avocate, spécialisée dans les droits civiques. Elle fait beaucoup de travail bénévole. Le père est médecin généraliste, il a son propre cabinet. Ils sont à l'aise financièrement sans être bourrés de fric non plus. Pas du genre à pouvoir payer une grosse rançon si on kidnappe leur enfant. Mina avait des résultats exceptionnels à l'école et un bon cercle d'amis. Pas de petit copain sérieux, mais elle était amoureuse d'un garçon de sa classe. Nous l'avons interrogé, ainsi que sa famille et ses amis. Rien n'indiquait que Mina puisse vouloir fuguer. Rien.

Driver marqua une pause avant de reprendre.

— On explore toujours cette piste. La gamine se braque et décide de mettre les voiles. Mais on n'est pas dans ce cas de figure. Elle avait négocié un

rendez-vous en vidéo, une sortie de groupe virtuelle avec ce garçon et deux autres couples. Et elle avait hâte d'y participer. Elle rentrait chez elle après son entraînement de football.

— Horaire et itinéraire habituels ?

— Oui, et c'est l'un des trucs notables. Le trajet ne fait que huit cents mètres, dans un quartier sympa, avec un petit bosquet d'arbres le long du chemin. L'autre truc, c'est que bien que ses parents l'aient mise en garde contre les inconnus et tout ça, et que Mina soit futée, elle était aussi du genre à essayer d'aider les gens ayant besoin d'un coup de main. Elle devait tenir ça de ses parents.

— Quelqu'un connaissait son itinéraire et a profité de sa nature altruiste pour l'enlever.

— C'est ce qu'on s'est dit. Pas de demande de rançon. On a reçu des appels à son sujet mais c'était globalement du bidon et rien n'a abouti. Le seul truc vaguement utile, c'est que quelqu'un avait cru voir une camionnette dans le secteur. Une camionnette noire, marron... ou peut-être bleue. Avec ou sans fenêtres.

— Je vois le genre.

— Le père était parti un peu avant 17 heures chercher son fils chez ses amis, là où le gamin avait l'habitude d'aller après l'école. Mina était censée revenir à ce moment-là, mais il ne s'est inquiété que vers 17 h 30, quand sa femme est rentrée à la maison. Ils ont appelé le communicateur de Mina, sans réponse. Ils ont commencé à contacter ses amis, son entraîneur de foot. Et pendant qu'Oliver, le père, sortait pour faire le tour du quartier, Rae a appelé la police.

» Ils n'avaient pas perdu espoir, lieutenant. Ils vont être anéantis. Si vous voulez bien nous laisser

les prévenir, mon équipier et moi. On les connaît bien maintenant.

— Je vais veiller à ce que vous receviez rapidement le rapport. Il faudra que je leur parle, mais ça peut attendre plus tard dans la journée.

— Je peux vous dire qu'ils prendront la route pour New York aujourd'hui. Ils n'attendent pas.

— Donnez-leur mes coordonnées. Je trouverai le temps de leur répondre.

— Ils vont me demander si elle a été violée.

— Je ne peux pas vous fournir cette information. Elle est actuellement entre les mains de notre médecin légiste. C'est lui qui le déterminera. Que portait-elle le soir de sa disparition ?

— Son uniforme scolaire, sa tenue de foot devait être dans son sac. Chemisier blanc à manches longues, pantalon bleu marine. Elle avait l'habitude de fourrer le blazer de son école, qu'elle trouvait nul, dans son sac à dos et de mettre un sweat à capuche blanc. Idem pour ses chaussures d'uniforme, des mocassins marron foncé. Elle aurait plutôt porté ses chaussures de sport blanches.

— Des bijoux ?

— Trois boucles d'oreilles. Deux cœurs en argent, une étoile bleue, plus un pendentif en forme de cœur en argent. En principe, elle avait sur elle son communicateur, sa carte d'identité, environ vingt dollars en liquide, sa tablette, ses devoirs scolaires et le classeur pour les ranger, des écouteurs, le maquillage officiellement autorisé... et celui qu'elle emportait en douce. Sa mère était au courant. Une brosse à cheveux, des élastiques et une petite trousse de premiers secours. Son père insistait pour

que ses deux enfants en aient une sur eux. Nous n'avons retrouvé aucun de ces effets.

La personne qui l'avait kidnappée avait voulu que ça ait l'air d'une fugue, estima Eve en raccrochant. Tout comme le tueur avait cherché à faire croire à une agression. Afin, dans les deux cas, de gagner du temps. Ce qui l'amenait à penser que le vol et le meurtre étaient le fait du même individu. Ou des mêmes individus.

Elle se leva pour commencer à mettre en place son tableau de meurtre.

Elle ne s'interrompit pas en entendant le pas sonore de Peabody dans le couloir menant à son bureau.

— Envoyez le rapport à l'inspecteur Driver, dit-elle simplement.

Peabody sortit son mini-ordinateur et s'exécuta.

— Les policiers de Devon se chargeront d'informer la famille. Et ils nous enverront leurs dossiers. Ils ont conclu à un enlèvement plutôt qu'à une fugue. Je suis d'accord avec eux. La victime n'a pas décidé de filer vers New York en sortant de son entraînement de foot et avec moins de vingt dollars en poche.

» Je peux sentir les regards suppliants que vous jetez à l'autochef, lança-t-elle sans se retourner. Prenez-vous un café. Et programmez-m'en un autre.

— Mes regards étaient plus alléchés que suppliants, précisa Peabody.

— On examinera les antécédents des parents, par sécurité. Cherchez d'éventuelles dettes ou des paiements qui ne collent pas. Les flics locaux l'ont déjà fait, mais on vérifie. Elle fréquentait plus ou moins un garçon. Penchons-nous aussi sur lui pour voir s'il n'avait pas un père, un frère, un oncle du genre pervers. Même chose du côté de ses profs et entraîneurs.

— Compris.

— On cherchera aussi tout lien potentiel avec New York, parce que c'est ici qu'elle a été amenée et séquestrée. Aucun signe d'entraves ou de contrainte par la force à ce stade.

— Peut-être qu'on la droguait.

— L'examen toxicologique nous le dira, tout comme Morris déterminera si on s'est servi d'elle à des fins sexuelles. Pourquoi s'emparer d'une jolie adolescente si ce n'est pour obtenir une rançon – ou aucune demande de rançon n'a été formulée – ou pour du sexe ?

— Pour en faire l'équivalent d'un droïde domestique ? La faire bosser comme une esclave ?

— Pas vu l'état de ses mains et de ses ongles. Au contraire, on a pris soin d'elle, elle était manucurée.

— Vous avez raison. On lui avait fait une *french manucure* classique, aux doigts et aux orteils. Un truc classe, pas tape-à-l'œil.

— Classe, répéta Eve en saisissant sa tasse. Si c'était sexuel, il voulait que ce soit classe. Ou... il pourrait s'agir de pédopornographie. Treize ans, c'est à la limite. On parlerait plus de porno pubère. Sous forme de photos, de vidéos.

Eve contempla la photo d'identité affichée sur son tableau, ce visage jeune, frais, avenant.

— Une jolie rousse à la peau claire, avec quelques courbes. Toute jeune mais déjà... bourgeonnante ?

— C'est tellement malsain, souffla Peabody.

— Oui, tout comme planter un morceau de bois dans la poitrine d'une enfant. McNab a bossé un temps aux Mœurs. Demandez-lui ce qu'il en pense.

Ce serait d'autant plus simple que le geek de la DDE était le compagnon de Peabody.

Eve recula de quelques pas pour avoir une vision globale du tableau.

— Une jolie jeune fille rentre à pied de l'école située à huit cents mètres de chez elle, en faisant chaque jour le même trajet. Une cible facile. Mais le voisinage huppé complique un peu les choses. Quelqu'un a pris le temps de l'observer et de préparer son coup. Ce quelqu'un disposait d'un moyen de transport. Je parie qu'il avait déjà fait ça avant. Peut-être pour revendre les enfants qu'il enlève. À des fins de prostitution ou au service de sites pornos clandestins.

» En tout cas, ça doit valoir le coup car ça justifie de s'occuper d'elle pendant des mois, de la garder propre et en bonne santé, le tout en l'enfermant ou en la droguant, ou en la persuadant qu'elle mène la grande vie. Il faut que ça rapporte. Assez pour prendre le risque de la transporter hors de l'État où elle a été enlevée.

— C'est peut-être ce qui s'est passé, suggéra Peabody. Mais quelque chose a mal tourné et elle s'est enfuie.

— Peut-être. C'est tout à fait possible. Il la tient depuis tout ce temps, il relâche un peu sa vigilance et elle essaie de s'échapper.

Eve regarda la photo de la scène de crime.

— D'où provient cette arme ? De l'endroit d'où elle s'est enfuie, si c'est bien ça ?

Elle retourna à son bureau pour ouvrir le dossier sur le meurtre de Mina.

— Allez parler à McNab et dressez une liste des pédophiles identifiés du côté de Devon et à New York.

— Ça va faire une sacrée liste.

— Uniquement ce qui concerne les filles entre onze et quatorze ans. Les plus jeunes ne correspondront pas. Les plus âgées sortent du cadre de ce genre d'obsession. Sans violences, à moins que Morris ne nous en signale. Il a conservé son uniforme d'écolière, murmura Eve. En tout cas le pantalon. Le chemisier, par contre... Driver a parlé de manches longues pour le jour de son enlèvement. À confirmer absolument parce qu'elle portait des manches courtes et retroussées lorsqu'elle a été tuée. On pourra peut-être remonter la piste de ce chemisier.

— Il a pu lui changer son pantalon mais pas son haut, conclut Peabody. Mais pourquoi avoir gardé le pantalon ?

— Il se constitue peut-être une collection... Ah, voilà le dossier de Devon. Allez-y.

Eve lut l'ensemble du dossier, depuis le rapport d'incident initial jusqu'aux différentes étapes de l'investigation en passant par les entretiens, les déclarations et la chronologie établie par les enquêteurs. Elle étudia le plan du quartier, l'emplacement de la maison par rapport à l'école et la distance entre les deux et le bosquet d'arbres.

Un travail minutieux, estima-t-elle. Ses collègues de Devon n'étaient ni des crétins ni des fainéants. Ils avaient bossé dur, examiné chaque piste plutôt deux fois qu'une.

Elle trouva en pièce jointe une liste de pédophiles identifiés dans un périmètre incluant la ville de Philadelphie, relativement proche.

Eve consulterait aussi les interrogatoires des individus concernés. Mais elle commença par afficher

la liste avant de lancer une nouvelle recherche en la restreignant à ses paramètres.

Des jeunes filles entre onze et quatorze ans.

Elle fit de même pour New York, en se limitant dans l'immédiat à Manhattan.

Puis, mettant à l'épreuve ses compétences techniques, elle programma une autre requête pour établir les liens éventuels entre la liste réduite de Pennsylvanie et celle de New York.

Pendant que l'ordinateur œuvrait, elle posa ses bottes sur son bureau, reprit son café et contempla le tableau.

Mains et pieds propres et choyés, aucune trace de liens ou d'entraves, pas de signes extérieurs de malnutrition ou de violences.

Il reviendrait à Morris de le confirmer ou de l'infirmier, mais pour l'instant...

Qu'est-ce qui faisait qu'une jeune fille de treize ans restait des mois avec son ravisseur ?

Il pouvait s'agir de quelqu'un qu'elle connaissait, en qui elle avait confiance. Mais rien dans le rapport de Driver n'allait dans ce sens. Et d'après ce qu'Eve pouvait voir, son équipier et elle n'avaient écarté aucune possibilité.

L'absence de contrainte physique ne voulait pas dire qu'on ne l'avait pas enfermée ou droguée pour la rendre docile. On avait pu lui laver le cerveau, la menacer.

Un pantalon d'uniforme scolaire et un simple chemisier blanc. Plus ce collier. Étrange qu'on lui ait permis de garder le pendentif mais pas les boucles d'oreilles.

Parce qu'il ne s'agissait clairement pas d'une agression ayant dérapé.

— Tu as réussi à prendre la fuite, hein, Mina ? Et quand il t’a rattrapée, tu t’es défendue. Et tu en es morte. Tu avais peut-être encore ton pantalon. Ou alors il te l’a remis pour laisser penser que tu avais fugué. Il t’a laissé ta chaîne cassée pour faire croire à une agression ou à une bagarre.

« Juste une gamine de plus qui finit mal après une fugue. »

— Mais tu n’as pas le profil. Regardez-moi ce visage. Une jolie fille à la peau douce comme des pétales de roses blanches. Et un corps qui bourgeonne tout juste. Celui qui t’a enlevée a tenu à préserver ta beauté pour une raison bien précise.

Quand l’ordinateur annonça la fin de sa première recherche, Eve reposa les pieds par terre et pivota vers l’écran.

Elle allait identifier cette raison.